

L'art métissé mexicain.

par Arnold Kohler.

La réalité d'une influence indigène sur l'art colonial mexicain a été longtemps contestée. On a fait valoir, pour la nier, l'in vraisemblance d'un apport artistique autochtone fondé sur des traditions culturelles d'essence religieuse, mais païennes du point de vue des envahisseurs espagnols qui entreprenaient la christianisation du pays avec une terrible rigueur. Il est de fait qu'aucune des caractéristiques de l'architecture précortésienne ne semble au premier abord se manifester dans les monuments religieux ou civils construits par les conquérants. Cependant, un examen plus attentif de ces édifices fait apparaître des influences indiennes incontestables que les auteurs mexicains n'ont pas manqué de relever depuis une trentaine d'années, c'est-à-dire depuis que la Révolution s'est efforcée de mettre au premier plan le caractère indien de l'Etat (1).

Les questions que nous voudrions examiner sont les suivantes: Sous quelles formes l'influence indienne s'est-elle manifestée? Cette influence a-t-elle conduit à l'apparition d'un ou de plusieurs styles originaux? Le cas échéant quels sont ces styles? Pour y répondre, il n'est qu'une méthode valable: comparer les monuments espagnols métropolitains à ceux élevés au Mexique; on ne saurait évidemment se dissimuler que son application exige un très gros travail. Si l'on voulait obtenir des résultats certains, il faudrait dresser deux catalogues complets, l'un des monuments métropolitains, l'autre des monuments mexicains, chacun accompagné de dates précises permettant de s'assurer à la fois que les éléments stylistiques répertoriés en Amérique sont véritablement absents d'Espagne et que si, par hasard, ils s'y rencontrent, ce ne sont pas des éléments américains exportés en Europe. L'inventaire auquel nous avons procédé est fort incomplet, aussi est-il possible que nos conclusions soient infirmées par une analyse minutieuse ultérieure des archives monumentales.

Rappel historique. Rappelons tout d'abord quels sont les styles espagnols auxquels nous avons affaire: ce sont le plateresque et le churrigueresque. En fait, notre étude portera principalement sur les façades des églises, la décoration des voûtes et les cloîtres. Nous ne retiendrons pas des particularités architecturales comme les "chapelles ouvertes", considérées à juste titre comme typiques de l'architecture religieuse à l'époque de la conquête: ce sont inventions de missionnaires, destinées à répondre aux besoins de l'évangélisation de masse, non pas des créations d'origine indienne; l'étude de leur décoration rejoindra celle des façades ou des cloîtres.

Les façades des églises du XVI^e siècle se présentent sous leur aspect le plus simple comme un haut mur plat sur lequel s'inscrivent des éléments à fonction décorative de relief relativement faible et comme plaqués contre lui: dans sa partie inférieure et au centre, la porte avec ses pieds-droits surmontés

(1) Consulter en particulier: Pablo C. de Gante - "La arquitectura de México en el siglo XVI" (2^e édition, Mexico, 1954).

soit d'une arche en plein cintre soit d'un linteau droit; autour de la porte un encadrement formé, de chaque côté, d'un ou de deux éléments verticaux - pilastres ou colonnes engagées - coupés par un long élément horizontal - une fausse corniche - que traversent les éléments verticaux. Dans l'axe de la porte, mais bien au-dessus de son encadrement, une niche contenant une statue et elle-même encadrée (voir fig.1). Des éléments décoratifs supplémentaires, qui pourront d'ailleurs jouer un rôle capital, viendront parfois orner soit les parties du cadre entourant immédiatement la porte, soit la partie du mur de façade qui domine celui-ci (fig. la et lb); jamais néanmoins ils ne détruiront la grande dominante plane. Au cours de ce XVII^e siècle, puis du XVIII^e, la richesse de l'ornementation supplémentaire s'accroîtra. Le temps passant, on verra le mur de façade s'incurver; finalement, éclatera un style baroque extraordinairement lyrique qui culminera au XVIII^e siècle. A ce moment, la façade aura cessé d'être plane, elle sera composée de membres architecturaux multiples, extrêmement ouvragés; il arrivera que le décorateur aura recours à la céramique pour ajouter un lyrisme de la couleur au lyrisme des ombres et des profondeurs. A la même époque, l'intérieur de l'église se transformera fréquemment en une véritable grotte d'or. Telle est, très schématiquement esquissée, l'évolution de l'architecture religieuse d'inspiration espagnole au Mexique. Nous allons maintenant, pour dégager l'influence indienne, procéder à une analyse de détail.

La colonne. En architecture, il est constant de caractériser un style par la colonne - que définissent son chapiteau, son fût et sa base - ou par le pilier ou le pilastre. L'architecture proprement espagnole utilise les ordres classiques et - à l'époque qui nous occupe - surtout le corinthien et ses dérivés baroques: chapiteau en feuilles d'acanthes, fût cannelé, fréquemment coupé par des guirlandes. Qu'en est-il au Mexique ?

A côté des formes nettement européennes, nous trouvons:

1^o une colonne élémentaire à fût cylindrique lisse, à fausse base et faux chapiteau. La fausse base, qui repose sur un socle quadrangulaire, est marquée par un ou deux tores; de même, le faux chapiteau, directement en contact avec le tailloir, est simplement marqué par deux tores espacés d'une vingtaine de centimètres (fig. 2). Cette colonne rudimentaire peut prendre une forme plus élaborée, grâce à l'utilisation de billettes ou de cannelures, et recevoir ainsi un vrai chapiteau et une vraie base (fig.3 et 4); on en trouve des exemples particulièrement remarquables à San Andrés de Texcoco, au cloître d'Alcoman, ainsi qu'à Huejotzingo (reposoir extérieur). C'est bien là - semble-t-il - une création indigène; il s'en dégage un sentiment de puissance rudimentaire dont on ne retrouve guère l'équivalent que dans l'art roman ou pré-roman, mais les éléments stylistiques sont différents.

2^o une colonne cannelée à pseudo-base formée de deux tores séparés par une scotie et dépourvue de chapiteau, lequel est remplacé par une masse chargée d'ornements vermiculés. Le fût est divisé par une très large ceinture comprenant: a) une torsade centrale; b) une bande supérieure et une bande inférieure formées de feuilles régulièrement distribuées (fig.5). Cette très remarquable colonne existe à Huejotzingo. On remarquera la ceinture centrale composée d'éléments végétaux indigènes et la masse sommitale. Cette dernière mérite de retenir spécialement l'attention car le décor et le travail de la pierre ressortissent à un style typiquement autochtone que nous qualifierons de "style luxuriant" et que nous examinerons plus loin.

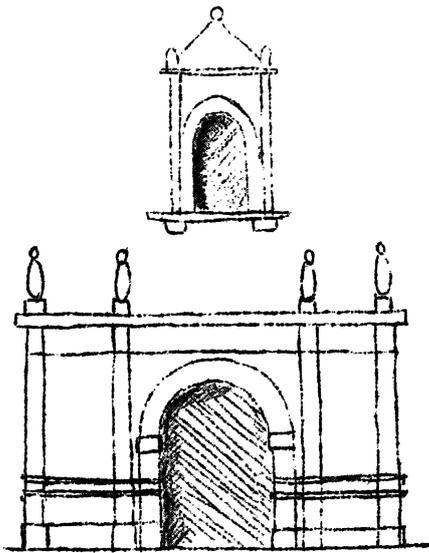


fig.1

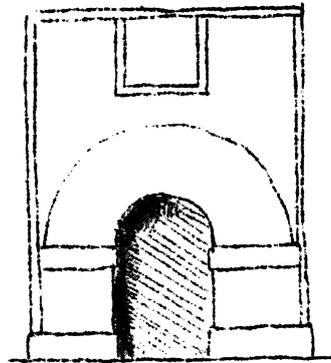


fig.1a

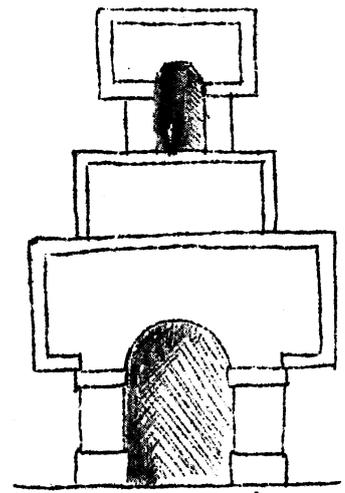


fig.1b

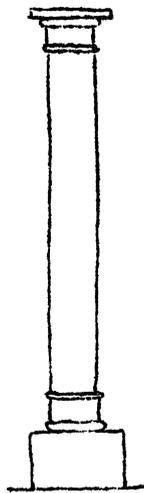


fig.2

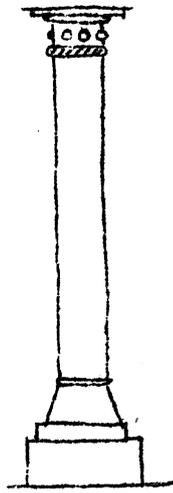


fig.3

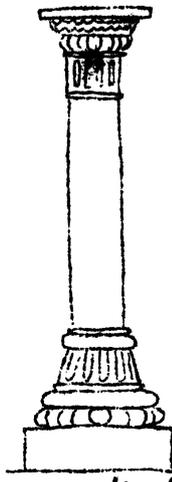


fig.4

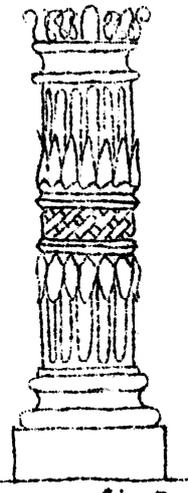


fig.5



fig.6

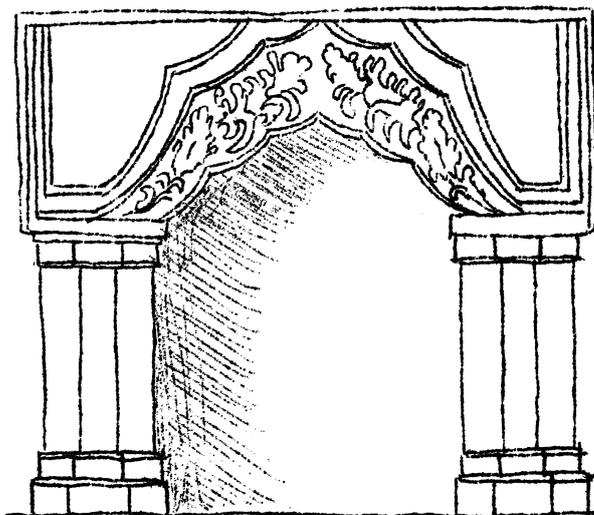


fig.7

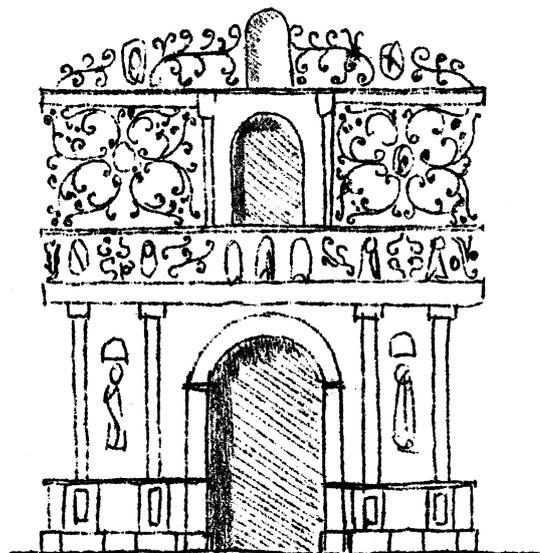


fig.8

3° des colonnes torsées, qu'il est impossible d'assimiler aux colonnes baroques d'origine européenne; nous en signalerons deux modèles. Le premier se voit sur la façade d'églises assez anciennes comme celle d'Ocoatepec (fig.6): la torsade, très serrée, comprend deux bourrelets entre lesquels se trouve un motif caractéristique ressemblant à de gros maillons ou encore à des écailles concaves. Elle aboutit à un chapiteau en feuilles d'acanthes du même diamètre que le fût et soutient un entablement également composé de feuilles d'acanthes. L'intérêt de ce modèle est triple: à la fois dans l'ornement de la torsade, dans la stylisation des acanthes qui n'a rien d'un motif européen, dans le style enfin de toute cette sculpture ornementale qui appartient au "style luxuriant" déjà signalé et que nous considérons comme essentiellement mexicain. Le deuxième modèle de colonne torsée s'observe sur l'un des clochers de San Francisco Acatepec, église du XVIIIe siècle recouverte de faïences polychromes: le fût cylindrique est entouré d'une torsade en très fort relief à spires largement espacées. Il semble qu'un serpent s'enroule autour de la colonne et peut-être est-ce bien là le vieil ophidien mythique venu enlacer l'édifice chrétien; les églises de cette époque réservent, nous le verrons, de singulières surprises.

De ces divers exemples de colonnes apparemment d'inspiration indigène, on ne saurait conclure à un style mexicain dont elles constitueraient l'élément ordonnateur, leur emploi n'ayant jamais été systématique; les styles mexicains que nous définirons ne sont pas déterminés par un type spécial de colonne. En revanche, il est important de relever l'existence de ces formes autochtones: elles témoignent que l'artisan local, sinon l'artiste, avait en lui une faculté créatrice lui permettant de concevoir et de réaliser des oeuvres entièrement dégagées des modèles d'importation européenne.

Les éléments du décor. Si l'on examine les façades des églises, celles du XVIe et du XVIIe siècles en particulier, on relève un très grand nombre de motifs non point païens mais d'inspiration locale: soleil, lune et étoiles, oiseaux, serpents, chauve-souris, quadrupèdes, escargots, coquilles, épis de maïs, pointes de flèches. On les observe notamment dans les encadrements des porches. Ils sont sans rapport avec le décor des façades espagnoles contemporaines.

Les éléments géométriques jouent également un rôle considérable. Nous songeons en particulier à certains fonds à croisillons comme ceux qui se voient sur la façade de l'église paroissiale d'Angahua (registre supérieur de l'encadrement), autour de la porte de la sacristie de Huejotzingo et surtout autour du portail de l'église dominicaine de Chimalhuacán Chalco: dans ce dernier cas, le fond présente une parenté étonnante avec le décor de la "nonnerie" d'Uxmal, d'ailleurs située à des centaines de kilomètres de distance et en un lieu pratiquement inaccessible aux décorateurs qui travaillaient sur les plateaux du centre; cependant, de nombreux auteurs mexicains y voient une expression du style mudéjar, donc d'importation espagnole.

Indépendamment de ces fonds à croisillons, il convient de signaler l'utilisation systématique des billettes, soit seules, soit en association avec des motifs floraux dans les encadrements de façades: il en résulte des compositions d'une incontestable puissance; les exemples sont nombreux et, bien entendu, se rap-

portent toujours à des églises du XVIIe siècle. Si l'on rapproche de ces fonds, les colonnes à billettes (fig.3 et 4) peut-être pourrait-on définir un premier style proprement mexicain.

Les motifs floraux dont nous avons parlé ont une importance qui ne saurait être surestimée pour l'affirmation d'un style original mexicain, que ce soit celui que nous avons appelé "luxuriant" ou celui que nous qualifierons de "style liane". Sans entrer déjà dans l'analyse de l'un et de l'autre, signalons que le motif floral n'est jamais réaliste, que les feuillages les plus touffus, les plus folles efflorescences s'organisent toujours suivant des schémas strictement concertés, tout en gardant une souplesse et une sorte de puissance vitale dont sont entièrement dépourvues les stylisations européennes. On comparera, par exemple, l'exubérance de la pseudo-acanthe indienne à la froideur de l'acanthe grecque. Ces motifs floraux peuvent s'étendre sur la majeure partie de la façade (en particulier dans le cas du "style liane"), couvrir les pieds-droits et les voussures des portails, orner les chapiteaux, les fûts et les bases des colonnes ou des piliers, décorer les intrados. Mention spéciale doit être faite de certains motifs de grandes dimensions, traités seuls - épis de maïs ou palmes, en particulier: ces grands éléments peuvent faire fonction d'ornementation indépendante comme dans le cas du portail du palais du gouvernement à Tlaxcala (fig.7) ou de l'encadrement du porche de la chapelle de la Conception à Texcoco ; nous aurons à les rapprocher d'éléments péruviens analogues. De toute façon, nous avons là une décoration qui n'a aucun équivalent dans l'art espagnol. Apparue dès la première moitié du XVIIe siècle, elle persistera au XVIIIe siècle, intervenant sur une façade baroque comme celle de la cathédrale d'Oaxaca.

Autre élément décoratif indien: le masque de certains dieux des temps préhispaniques. Un exemple connu est celui de Ehecatl, dieu des vents, qui figure dans un décor végétal foisonnant sur un panneau de cette même cathédrale d'Oaxaca. Il y a cependant lieu d'observer que ces représentations sont rares, que jamais les grands dieux de l'ancien panthéon mexicain n'ont été représentés et que, du point de vue d'une architecture religieuse chrétienne, leur rôle ne dépasse pas celui des têtes de faunes ou de satyres dans le décor Renaissance. Peut-être conviendrait-il de se montrer moins affirmatif en présence de certaines décorations intérieures comme celles qui se voient à Sta Maria Tenozitlán et dont nous allons parler à propos de la "petite sirène".

Le motif de la petite sirène a joué un rôle remarquable et singulier dans la décoration de toute l'Amérique latine à l'époque coloniale. M.Muthmann en a fait une étude sérieuse dans son ouvrage sur l'argenterie de cette époque (1) sans néanmoins expliquer l'étonnante prédilection des artisans indiens pour ce charmant personnage mythique d'origine méditerranéenne, mais qui se rencontre aussi dans l'ornementation asiatique. Il y a là un problème qui dépasse l'histoire de l'art et dont la solution reste à trouver. Toujours est-il que la petite sirène prolifère littéralement dans les églises mexicaines du XVIIIe siècle. A Taxco, cette païenne va jusqu'à soutenir malicieusement le pupitre de la chaire, celui sur lequel le prêtre posera les Saintes Ecritures.

(1) F.Muthmann: "L'argenterie hispano-sud-américaine à l'époque coloniale", Editions des Trois Collines, Genève 1950.

Sans doute l'exemple le plus extraordinaire est-il celui de Sta Maria Tenozitlán que nous avons mentionné: ici, les voûtes sont recouvertes d'un véritable pullulement de petites sirènes aux seins provocants. Il faut ajouter qu'apparaissent parmi elles des divinités à l'abondante barbe végétale formée d'épis de maïs et à la tête surmontée de longues feuilles vertes. Ce sanctuaire est, en vérité, un antre mythologique. On se souviendra au surplus que l'église de Sta Maria Tenozitlán, qui n'a guère de chrétien que le nom et quelques rares statues de saints, est voisine de S. Francisco Acatepec dont l'un des clochers porte ces torsades qui ressemblent étrangement à des serpents.

Calvaires. Depuis longtemps, les historiens de l'art mexicain connaissent les calvaires postérieurs à la conquête. Ces croix anthropomorphes d'un style à la fois robuste et exubérant comptent parmi les monuments les plus remarquables d'inspiration indienne. Il convient en particulier de noter les rapports stylistiques surprenants entre ces oeuvres du plateau central et les formes mayas: par exemple, sur le calvaire d'Atzacalco ou de Huichapan l'écri-teau portant l'inscription INRI devient une sorte d'efflorescence dont le style est analogue à celui des ornements sommitaux des temples de Palenque.

Styles mexicains. L'examen des monuments coloniaux du Mexique permet de dégager quelques grandes conclusions:

- 1) le milieu indien a apporté à l'art colonial hispanique des éléments décoratifs nouveaux et nombreux;
- 2) ces éléments décoratifs se sont inscrits dans le cadre général de l'art architectural importé;
- 3) certains modes d'expression indigènes ont persisté après la conquête, indépendamment du contexte religieux;
- 4) il a existé au moins deux styles décoratifs caractéristiquement mexicains et que l'on peut provisoirement désigner par les expressions "style luxuriant" et "style liane".

Nous allons brièvement définir ces deux styles et, à leur propos, nous insisterons sur la persistance du mode d'expression indien.

Le "style luxuriant". Nous appelons ainsi le style caractérisé par le travail de la pierre en profondeur; le motif d'origine végétale le plus souvent - mais non exclusivement - paraît comme dessiné sur la surface extérieure de la pierre, le "trait" étant une ombre profonde due à l'excavation de la surface, en sorte que le travail de sculpture fait songer à un travail de gravure. Le motif, bien que géométrisé, est d'une richesse exubérante et l'artiste répugne à laisser la moindre surface de pierre non utilisée à des fins ornementales. Le mode d'exécution est large et vigoureux. L'effet obtenu est celui d'une oeuvre étonnamment robuste bien que la technique sommairement décrite confère à cette sculpture l'aspect d'une dentelle.

Les exemples de ce style sont multiples. Ils se rencontrent aussi bien sur des édifices religieux que sur des bâtiments civils. Sur les édifices religieux, les sculptures de ce type recouvrent colonnes, piliers ou pilastres (Tlamalaco, Ocatepec), ou de vastes secteurs de façades (Angahua, Sta Mónica Epazoyucan (fig. 1a et 1b)). Le motif peut prendre une importance décorative autonome (Tlaxcala, Texcoco). Le style "luxuriant" apparaît dès

le XVI^e siècle mais persiste au XVIII^e (cathédrale d'Oaxaca).

Ce style "luxuriant" offre des analogies formelles frappantes avec l'art maya, en particulier avec les bas-reliefs de Yaxchilán. Si, dans le détail, les motifs ne sont pas les mêmes, le mode de traitement de la pierre en fonction de l'effet recherché est semblable et le système de composition est très voisin. D'autre part, ce style "luxuriant" s'observe, presque identique, à des milliers de kilomètres dans des monuments coloniaux de la région du Titicaca (1). Si l'on se rappelle également la remarque formulée à propos des analogies stylistiques entre les éléments sommitaux de certains calvaires du Mexique central et les motifs correspondants des temples de Palenque, on en arrive à une constatation assez surprenante: il existe une parenté de style frappante entre des oeuvres extrêmement distantes aussi bien dans l'espace que dans le temps. Or, il semble quasiment impossible d'envisager une explication fondée soit sur des communications géographiques, soit sur des survivances traditionnelles. Comme, d'autre part, on ne saurait faire intervenir un dénominateur commun hispanique - les édifices métropolitains ne présentant aucune trace du style considéré - on en vient à évoquer l'intervention d'un phénomène racial indien particulier à l'Amérique centrale et à la région andine. On pourrait d'ailleurs examiner d'autres analogies entre les parures indiennes et l'art vestimentaire de ces mêmes régions. De toute manière, il nous semble y avoir là un problème d'un très grand intérêt pour l'histoire de l'art américain, voire pour l'histoire de l'art en général, par les conséquences lointaines que pourrait comporter l'interprétation des faits.

Le "style liane". Nous appelons ainsi un style caractérisé par de grands motifs - branches et volutes principalement - appliqués sur les murs de façade. A la différence du style "luxuriant", ces motifs sont d'aspect très dégagés et ne donnent jamais l'impression d'une exubérance imputable à l'utilisation de chaque espace libre de la pierre; au contraire, de grandes surfaces lisses subsistent entre les branches des motifs. Le travail de la pierre est également tout autre: la pierre ne semble pas gravée ou excavée, mais le motif en relief paraît comme rapporté sur le mur, à l'image d'une liane grimpante qui serait venue s'y fixer. Le plus bel exemple de ce style se voit sur les murs extérieurs de l'église d'Yuririapúndaro (fig.8). Nous ne connaissons pas d'exemples postérieurs au XVI^e siècle.

* * *

La présente étude n'est qu'une esquisse et nous ne nous dissimulons nullement son caractère sommaire. De nombreux points ont été laissés dans l'ombre; en particulier il aurait fallu discuter de questions de détails comme l'attribution des fonds "à croisillons" soit au style mudejar d'importation espagnole, soit à une création indigène rejoignant, comme dans le cas de notre "style luxuriant", des constantes mayas ou zapotèques. Pour donner une réponse valable à une telle question, comme à beaucoup d'autres, il faudrait procéder à un dépouillement d'archives, savoir notamment quels ont été les architectes et quelle fut leur formation. Il faudrait surtout pouvoir procéder à un inventaire complet de tous les éléments architecturaux des édifices mexicains d'époque

(1) voir notamment: Paul Dony - "L'architecture métissée du Titicaca", (Le Jardin des Arts, No.24, Paris, octobre 1956).

coloniale. Ce travail de recherches serait encore plus nécessaire et encore plus complexe pour élucider définitivement le problème que nous tenons pour capital des analogies stylistiques entre certaines formes d'art indien préhispanique, d'une part, et certaines formes d'art d'époque coloniale qui semblent dépasser largement les frontières du Mexique mais être typiquement indiennes, d'autre part.

N.B.: Le présent article ne pouvant être considéré que comme une introduction provisoire, nous n'avons pas pensé devoir l'accompagner d'une bibliographie. Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à l'ouvrage fondamental déjà cité de Pablo C. de Gante: "La Arquitectura de México en el siglo XVI".

Céramiques précolombiennes de Boconó et d'Urumaco (Venezuela).

par Mauricio Paranhos da Silva.

Nous avons eu la possibilité d'étudier deux petites collections d'objets céramiques et lithiques, l'une de 19 pièces provenant de la région de Boconó, Etat de Trujillo, et l'autre de 9 pièces provenant de la région d'Urumaco, Etat de Falcón, faisant partie des collections précolombiennes du Musée et Institut d'Ethnographie de Genève et remises à celui-ci par Monsieur Geo Dimier.

Céramiques de Boconó.

Les hauts-plateaux de la partie ouest du Venezuela, qui constituent le prolongement de la chaîne nord-est des Andes, comprennent les territoires des Etats de Táchira, Mérida et Trujillo. Du point de vue culturel, les peuples amérindiens qui habitèrent cette partie du Venezuela semblent avoir été fortement influencés par la proximité des hautes cultures andines, sans toutefois avoir atteint le même développement.

L'exploration archéologique systématique de cette région est encore limitée et les résultats des fouilles archéologiques réalisées au cours de ces dernières années n'ont malheureusement pas encore été tous publiés. Cependant, les collections privées d'objets provenant de cette partie du Venezuela, notamment de Boconó et des environs, dans l'Etat de Trujillo, sont relativement importantes.

La majorité du matériel récolté, le plus souvent par des amateurs, des touristes ou des personnes ayant des visées commerciales, provient des grottes assez nombreuses de la région. Plusieurs des sites ainsi exploités sans méthode ni technique archéologique sont signalés comme étant des lieux d'inhumation ou des dépôts d'objets culturels. A en croire les informations disponibles, il semblerait que les grottes visitées n'aient jamais été utilisées comme site d'habitation; il convient toutefois de